

Les rêves et les révoltes aussi. A propos de "Désobéir" de Julie Berès

27 nov. 2017 Par [guillaume lasserre](#)

- Mediapart.fr

Les quatre jeunes comédiennes performant "Désobéir" sont autant de portraits de femmes en résistance qui prennent possession du plateau de La Commune, CDN d'Aubervilliers, leur ville. Mis en scène par Julie Berès, elles incarnent ces femmes d'à côté dont le poids de l'héritage et les assignations sociales pèsent sur celles qui rêvent de s'inventer autrement.



"Pièce d'actualité n°9 : Désobéir", Julie Berès, La Commune, CDN d'Aubervilliers © Willy Vainqueur
Quatre jeunes femmes serrées deux par deux l'une contre l'autre sur deux rangs, traversent la scène de gauche à droite d'un pas cadencé, presque militaire, avant de disparaître pour mieux réapparaître à nouveau. Tel un préambule, l'ouverture époustouflante de "Désobéir" donne le ton à ce qui suit, les portraits de jeunes femmes d'ici, drôles, touchants, douloureux parfois, jamais désespérés. Ces femmes d'Aubervilliers et des communes alentours, parce qu'elles subissent plusieurs formes de discriminations, répondent sans doute le mieux à la définition de l'intersectionnalité, terme inventé aux Etats-Unis en 1989 par Kimberle Crenshaw, dans son étude sur la violence faite aux femmes noires américaines dans les classes défavorisées.

Le théâtre comme art politique

Initiées par Marie-José Malis, Directrice de la Commune, CDN d'Aubervilliers voilà quatre saisons, les "pièces d'actualités" reformulent de façon singulière l'art de faire du théâtre. A la base de ces commandes passées à de grands noms du monde culturel se trouve une question immuable : "La vie des gens ici, qu'est-ce qu'elle inspire à votre art?" En choisissant de donner la parole aux habitants, qui devient la

matière première du futur texte de chaque "*pièce d'actualité*", elle les implique dans la vie du théâtre et donne une place inusitée à une catégorie de la population, ces filles et petites-filles d'imigré(e)s issues des classes populaires, à qui on a fait comprendre depuis longtemps que sa place n'est pas ici. Parce qu'elles parlent du monde immédiat qui les entourent, les "*pièces d'actualité*" forment autant d'agoras racontant les maux d'une société française qui oscille entre stigmatisation et invisibilité. Celle portant le n°9, intitulée "*Désobéir*", donne la parole aux femmes de Seine-Saint-Denis issues de la première, deuxième et troisième génération de l'immigration, elle interroge leurs rêves et leurs révoltes et "questionne chez chacune le lien à la famille, la tradition, la religion, l'avenir". La rencontre avec quatre jeunes femmes, Lou-Adriana Bouziouane, Charmine Fariborzi, Hatice Ozer et Séphora Pondi, futures comédiennes du projet, va être déterminante pour Julie Berès qui les associe à l'écriture en sollicitant leur propre histoire et par ricochet, celle de leurs parents. Kevin Keiss et Alice Zeniter – récemment lauréate du Prix Goncourt des lycéens ainsi que du Prix Littéraire Le Monde pour son roman "*L'art de perdre*" – en assurent la mise en forme, la dramaturgie, agglomérant d'autres récits de femmes entendus au gré des échanges qui ont égrené les rencontres. A partir des ces confessions intimes, ils en tirent des bribes qui racontent leurs souvenirs, leurs joies et leurs peines, leur nostalgie, leurs soumissions diverses, leurs révoltes aussi. Chacune à leur manière, elles vont tour à tour dire non, entrer en résistance face à la violence d'un monde où elles doivent lutter en permanence pour exister dans une société qui trop souvent les enferme dans une impasse. Ces histoires personnelles deviennent des histoires politiques. A rebours des images médiatisées, elles montrent une réalité plurielle des femmes de banlieue.

Savoir s'inventer soi-même

Car ces récits de femmes sont des récits où désobéir conduit à des victoires. Sur scène, les corps hypersexués sont mis en avant avec fierté. Le désappointement des rêves perdus, c'est peut-être Séphora Pondi qui en parle le mieux. Cette jeune femme noire qui auparavant a expliqué avec humour ce que c'est que d'avoir des parents africains évangélistes, se prend de passion pour le théâtre à l'adolescence. A la faveur d'un casting pour *L'école des femmes*, sa performance remarquée lui vaut d'être choisie par le metteur en scène pour tenir le rôle d'Agnès. Le temps du bonheur précède celui du désenchantement lorsqu'il lui assène une semaine plus tard, qu'Agnès, figure iconique de la pièce de Molière, ne peut être noire. La scène de La Commune, CDN d'Aubervilliers lui offre aujourd'hui son *école des femmes*. Après avoir choisi Arnolphe parmi les spectateurs masculins d'un certain âge, elle incarne Agnès à la perfection dans une version re-visitée par les mots d'argot issues des banlieues populaires. Toutes ici et maintenant s'incarnent en Agnès, les quatre comédiennes d'un seul corps déclament dans une polyphonie jubilatoire tenant du combat comme pour montrer qu'elles méritent ce rôle obtenu de haute lutte.

Les rêves dissous mènent parfois à une idéalisation romantique des groupes extrémistes. Le premier portrait est sans doute le plus édifiant. C'est à la suite d'une rencontre masculine sur un réseau social que la jeune femme alors adolescente, révoltée par l'injustice qui l'entoure, va commencer à porter le hijab. Au fur et à mesure des échanges avec le jeune homme, elle se métamorphose jusqu'à devenir quelqu'un d'autre pour sa famille et ses amis. Elle ira jusqu'à fuguer pour rejoindre l'homme qu'elle aime désormais. Elle a eu de la chance, ne trouvant pas par elle-même l'élévation divine que le jeune homme souhaite, il la juge désormais impure. De cette aventure elle a gardé la religion qui lui apporte une sérénité et une paix intérieure, avant de conclure sur la possibilité de femmes imam dans un étonnant dévoilement.

De la comédienne répudiée pour sa couleur de peau à la jeune femme en colère trouvant le réconfort dans les milieux extrémistes à la danseuse d'origine iranienne qui doit désobéir à son père pour exister, ces récits directs témoignant de la façon qu'ont ces jeunes femmes de saisir la vie, ébranlent le public en rendant caduques ses grilles de perception, de compréhension. Ne se laissant pas enfermer dans les stéréotypes, ces femmes piochent dans leur héritage culturel, en choisissent ce qu'elles veulent pour devenir qui elles veulent. En disant non et en posant ce postulat comme acte fondateur, elles s'inventent elles-mêmes.

Prolonger

Boite Noire

URL source: <https://blogs.mediapart.fr/guillaume-lasserre/blog/221117/les-reves-et-les-revoltes-aussi-propos-de-desobeir-de-julie-beres>

Pièce d'actualité n°9 : Désobéir, Julie Berès

Un bloc de quatre jeunes femmes traverse la scène, regard braqué sur le public et sourire en coin, avant de sortir de la salle, d'entrer à nouveau, puis c'est l'assaut : attaquer le mur du fond au couteau, pour faire apparaître les huit lettres irrégulières du mot « DÉSOBÉIR ». Un acte effectué dans l'urgence, à plusieurs mains, comme une façon de marquer le territoire, de le signer pour se l'approprier. Des mains armées donc, des mains qui n'hésitent pas faire violence au plateau, à en arracher des pans, à lui envoyer des coups de poing, et des filles qui se demandent si elles ne devraient pas se mettre au krav-maga pour « bien porter leurs couilles ». Le corps de ces quatre filles est bel et bien au centre de *Désobéir* : pas de scénographie complexe comme on a pu en voir dans d'autres pièces de Julie Berès, mais le plateau vide recouvert d'un tapis gris, une chaise, et parfois les visages en gros plan sur le mur du fond, frôlant le graffiti originel, filmés en direct avec des iPhones. Seules ou groupées, les actrices habitent tout l'espace de la scène, elles s'en emparent en dansant, en y faisant résonner leurs voix puissantes quand elles chantent ou se lancent dans de délirantes prédications.

De ce corps qui est la matière de la pièce, on se demande quoi faire : qu'en montrer ? Qu'en cacher ? Qu'en protéger ? Qu'est-ce qui fait sa force ? Le premier témoignage qui nous est confié est justement celui de Nour, qui a fait le choix de couvrir son corps pour se sentir plus forte. Elle porte un tchador qui efface complètement sa silhouette, ce sont ses mains et son visage, son grand sourire, qui concentrent toute son expressivité. Elle raconte sa révolte contre l'injustice, sa recherche d'idéal, de pureté. Puis c'est elle qui commence à soulever des bouts du tapis gris, à déshabiller le plateau, et là, d'autres corps et d'autres voix apparaissent, d'autres rapport à la révolte.

Les récits qui constituent *Désobéir* proviennent d'une « immersion documentaire » de Julie Berès et ses collaborateurs dans la ville d'Aubervilliers et ses environs. Dans le cadre du cycle *Pièce d'Actualité* porté par Marie-José Malis et le théâtre de La Commune, la question posée aux artistes est la suivante : que vous inspire la vie des gens d'Aubervilliers ? Julie Berès avait envie, depuis un certain temps, de questionner la radicalisation de jeunes femmes révoltées par l'injustice, en quête d'engagement et d'idéal, et séduites par le discours de Daech. Elle s'est donc saisie de la proposition de La Commune pour approfondir son enquête. Au cours de ses rencontres avec les femmes du 93, elle s'est trouvée face à des manières très différentes de vivre la révolte. Ces femmes, pour la plupart issues de l'immigration, lui ont parlé de racisme, de machisme, du poids d'une certaine conception de la religion, mais surtout de ce qui leur permettait de s'affirmer, de hausser la voix, de mettre leur corps en mouvement. *Désobéir* suit ce cheminement effectué par Julie Berès : faire le constat d'une jeunesse en mal d'engagement prête à embrasser les idéologies les plus dangereuses, oui, mais pour ensuite sentir la force de vie radicale qui habite ces femmes.

C'est donc un chœur que nous propose d'écouter cette *Pièce d'actualité*. Les quatre actrices, Hatice, Séphora, Charmine et Lou-Adriana, nous confient certes des anecdotes issues de leur propre histoire, mais la pièce refuse le schéma de la confession, où chaque individu viendrait témoigner en solo face public, explicitant le fait que c'est bien de lui qu'il s'agit, de sa « vraie vie ». Leurs prises de parole sont tissées d'autres récits, de témoignages recueillis dans la phase d'immersion documentaire, et parfois leurs voix se superposent pour porter un même discours qui devient musique, on ne sait plus très bien qui parle et ce n'est finalement pas très important. La pièce joue ainsi sur un décalage permanent par rapport aux attentes de vérité et de réalisme qui peuvent être celles d'un spectateur venu voir une *Pièce d'actualité*. Cet écart est redoublé par le travail sur certaines qualités de mouvement, qui crée des images oniriques ou burlesques. A plusieurs reprises, le corps se détache d'un état quotidien et adopte des formes qui provoquent un trouble dans notre perception. Lorsque Charmine raconte sa plongée salvatrice dans la danse, la lumière ténue et les micro-explosions de ses muscles agités par le popping donnent la sensation d'une image lointaine, qui tremblote et pourrait disparaître à tout moment. Plus tard, quand le groupe discute du rapport à la sexualité, ou du poids du machisme, c'est un balancement appuyé des épaules ou du bassin qui secoue les corps : ceux-ci sont habités par autre chose que la conversation, ils possèdent une vibration propre.

Si *Désobéir* travaille une matière qui peut sembler déjà connue, souvent mobilisée ces derniers temps (on peut penser à la pièce *F(l)ammes* de Ahmed Madani, ou encore au film *Bande de filles*, de Céline Sciamma), la forme proposée nous place à un endroit de réception très spécial. Jouant à la lisière de la réalité et de la fiction, passant sans cesse de l'ultra-quotidien à la fantaisie et au rêve, cette *Pièce d'actualité* nous invite à percevoir le réel dans toute sa densité. Et nous rappelle que la révolte peut aussi être joyeuse. Vraiment joyeuse.

Vu au Théâtre de la Commune. Mise en scène Julie Berès ; Texte et dramaturgie Alice Zeniter et Kevin Keiss ; Chorégraphie Jessica Noita ; Scénographie Marc Lainé et Stephan Zimmerli ; Création sonore David Segalen ; Création lumière Laïs Foulc ; Création vidéo Christian Arcahmbau ; Costumes Elisabeth Cerqueira. Avec Lou-Adriana Bouziouane, Charmine Fariborzi, Hatice Ozer et Séphora Pondi. Photo © Willy Vainqueur.

Par [Leslie Cassagne](#), publié le 24/11/2017